

désir de voir ces choses de mes yeux était arrivé dans mon cœur à sa maturité. La connaissance historique m'est inutile : les choses n'étaient qu'à deux pas de moi, mais j'en étais séparé par un mur impénétrable. Aussi ne me semble-t-il pas que je vois les choses pour la première fois, mais que je les revois. Je suis depuis bien peu de temps à Venise, et je me suis suffisamment identifié avec la vie vénitienne, et, si l'idée que j'en emporte est incomplète, je sais qu'elle est parfaitement claire et fidèle.

Venise, 14 octobre 1786, deux heures après minuit.

Dans les derniers moments de mon séjour en cette ville, car je vais m'embarquer sur le coche pour Ferrare. Je quitte Venise volontiers : car, pour demeurer avec plaisir et profit, je devrais faire d'autres courses, qui sont hors de mon plan. D'ailleurs chacun quitte Venise maintenant, et va chercher ses jardins et ses possessions en terre ferme. Cependant j'ai fait un bon chargement, et j'emporte avec moi la riche et merveilleuse et unique image.

DE FERRARE JUSQU'A ROME.

16 octobre 1786, le matin, sur le vaisseau.

Mes compagnons de voyage, hommes et femmes, gens tout à fait acceptables et naturels, dorment tous encore dans la cabine. Pour moi, enveloppé dans mon manteau, j'ai passé ces deux nuits sur le pont. On ne sent la fraîcheur que vers le matin. Je suis véritablement entré dans le quarante-cinquième degré de latitude, et je répète mon vieux refrain : Je laisserais tout aux habitants de ce pays, si je pouvais seulement, comme Didon, embrasser avec des courroies autant de leur climat qu'il en faudrait pour en ceindre nos demeures. Car c'est une autre existence. Le trajet, par un temps superbe, a été très-agréable ; les perspectives, les aspects, sont fort simples, mais gracieux. Le Pô, fleuve amical, coule ici à travers de grandes plaines ; on ne voit que ses rives buissonneuses et boisées, aucuns lointains. Ici, comme sur l'Adige, j'ai vu des constructions absurdes, qui sont puériles et nuisibles, comme celles qu'on voit sur la Saale.

Ferrare, 16 octobre 1786, de nuit.

Arrivé ce matin à sept heures, de notre cadran, je me prépare à partir demain. Pour la première fois, je suis surpris d'une sorte de déplaisir, dans cette ville grande et belle, plate, dépeuplée. Autrefois une cour brillante animait ces rues ; ici demeurèrent, l'Arioste, mécontent, le Tasse, malheureux. Et nous croyons nous édifier en visitant ce séjour ! Le tombeau de l'Arioste contient beaucoup de marbre mal distribué. Au lieu de la prison du Tasse, on montre un bûcher, une charbonnière, où assurément il ne fut jamais enfermé. Dans la maison même, à peine quelqu'un sait-il encore ce qu'on veut. Ils finissent par se raviser en faveur du pourboire. Cela me fait souvenir de la tache d'encre du Dr Luther, que le châtelain renouvelle de temps en temps. La plupart des voyageurs tiennent du compagnon, et s'enquièrent volontiers de ces signes caractéristiques. J'étais devenu tout chagrin, en sorte que j'ai pris peu d'intérêt à un bel institut académique, fondé et enrichi par un cardinal originaire de Ferrare. Cependant je me suis arrêté avec plaisir dans la cour devant quelques monuments antiques. Ensuite j'ai été égayé par une bonne idée d'un peintre. Jean-Baptiste est en présence d'Hérode et d'Hérodias. Le prophète, dans son costume sauvage, désigne la dame d'un geste violent. Elle regarde avec un calme parfait le prince assis auprès d'elle, et le prince regarde l'enthousiaste d'un air sage et tranquille. Devant le roi est un chien blanc, de grandeur moyenne ; sous la robe d'Hérodias, se montre un petit bichon : tous deux aboient le prophète. Voilà qui me semble heureusement imaginé.

Cento, 17 octobre, au soir.

J'écris de la ville natale du Guerchin dans de meilleures dispositions qu'hier. Mais aussi la situation est bien différente. Une gracieuse petite ville, de cinq mille habitants environ, bien bâtie, industrielle, vivante, propre, dans une plaine immense et fertile. Suivant mon habitude, je suis monté d'abord au clocher. Une mer de peupliers, entre lesquels on aperçoit, dans le voisinage, de petites fermes, chacune entourée de son champ. Un sol riche, un doux climat. C'était une soirée d'automne comme

notre été nous en accorde rarement. Le ciel, couvert tout le jour, s'est éclairci; les nuages se sont jetés au nord et au sud contre les montagnes, et j'espère que demain sera beau.

C'est ici que j'ai vu pour la première fois les Apennins, dont je m'approche. L'hiver ne règne ici qu'en décembre et janvier; un avril pluvieux; du reste, selon la saison, un beau temps; jamais de pluies persistantes. Cependant, cette année, le mois de septembre a été plus beau et plus chaud que le mois d'août. J'ai salué amicalement les Apennins vers le sud, car j'en aurai bientôt assez des plaines. Demain j'écrirai du pied de ces montagnes.

Le Guerchin aimait sa ville natale. En général, les Italiens nourrissent et cultivent ce patriotisme local, et c'est ce beau sentiment qui a produit un si grand nombre d'établissements précieux, et même cette multitude de saints particuliers. Sous la direction de ce maître, il s'est formé ici une académie de peinture. Il a laissé plusieurs tableaux, qui font encore les délices des habitants et qui le méritent. Le nom du Guerchin est sacré; il est dans la bouche des enfants, comme des vieillards.

J'aime beaucoup le tableau qui représente le Christ ressuscité apparaissant à sa mère. A genoux devant lui, elle le regarde avec une inexprimable tendresse. De sa main gauche, elle touche le corps de Jésus, droit au-dessous de la fatale blessure, qui gêne tout le tableau. Il a posé sa main gauche autour du cou de sa mère, et, pour la regarder plus commodément, il se penche un peu en arrière. Cela donne à la figure quelque chose, je ne dirai pas de forcé, mais d'étrange. Cependant elle n'en reste pas moins infiniment agréable. Le calme et triste regard avec lequel il la considère est unique; on dirait que le souvenir de ses propres douleurs et de celles de sa mère, que la résurrection n'a pas d'abord guéries, flotte encore devant sa grande âme. Strange agravé ce tableau: je voudrais que mes amis visent du moins cette copie.

Ensuite une Madone m'a charmé. L'enfant demande le sein; elle hésite avec pudeur à se découvrir la gorge. Cela est naturel, noble et beau. Je citerai encore une Marie qui conduit le bras de l'enfant, placé devant elle et tourné vers les spectateurs, afin qu'avec ses doigts levés il leur donne la bénédiction:

pensée très-heureuse et souvent répétée, qui est dans l'esprit de la mythologie catholique.

Le Guerchin est un peintre profond et vigoureux sans rudesse. Au contraire, ses productions ont une grâce morale et tendre, une liberté et une grandeur tranquilles: avec cela, quelque chose de particulier, tellement que nous ne méconnaitrons pas ses ouvrages, une fois que notre œil y sera fait. La légèreté, la pureté et la perfection de son pinceau sont étonnantes. Il emploie pour ses draperies des teintes singulièrement belles, qui tirent sur le brun rouge; elles s'harmonisent très-bien avec le bleu, qu'il aime aussi à employer. Les sujets des autres tableaux sont plus ou moins malheureux. Le bon Guerchin s'est donné le martyre, et n'en a pas moins dépensé en pure perte son invention et ses pinceaux, son génie et son travail. Mais je suis heureux et je me félicite d'avoir vu aussi ce beau domaine de l'art, quoiqu'un passage si rapide procure peu d'instruction et de jouissances.

Bologne, 18 octobre 1786, de nuit.

Je suis parti de Cento ce matin avant jour, et je suis arrivé ici d'assez bonne heure. Un cicerone alerte et bien instruit, dès qu'il eut appris que je ne voulais pas m'arrêter longtemps, m'a lancé dans toutes les rues, dans tant d'églises et de palais, que je pouvais à peine noter dans mon Volkmann où j'avais été. Et qui sait si je me reconnaitrai plus tard dans les indications de tous ces objets! Je vais signaler quelques points lumineux, devant lesquels j'ai senti un véritable soulagement.

Commençons par la sainte Cécile de Raphaël! Ce que je savais déjà, je le vois maintenant de mes yeux: Raphaël a toujours fait ce que les autres peintres désiraient faire, et je pourrais maintenant me borner à dire que l'ouvrage est de lui. Cinq bienheureux groupés, qui nous sont étrangers, mais dont l'existence est si accomplie, qu'on souhaite à ce tableau une éternelle durée, tout en se résignant à être soi-même anéanti. Toutefois, pour bien connaître Raphaël, pour le bien apprécier, et ne pas l'exalter non plus tout à fait comme un dieu, qui, à la manière de Melchisédec, aurait apparu sans père ni mère, il faut considérer ses prédécesseurs, ses maîtres. Ces hommes se sont appuyés sur le terrain solide de la vérité; ils ont posé ces larges

fondements avec un travail assidu et même anxieux, et rivalisé ensemble pour élever par degrés la pyramide, jusqu'à ce qu'enfin, aidé de tous ces avantages, éclairé par son divin génie, il a posé la dernière pierre du sommet, au-dessus et à côté de laquelle il n'y a de place pour aucune autre. L'intérêt historique s'accroît encore, si l'on étudie les ouvrages des anciens maîtres. Francesco Francia est un artiste fort respectable; Pierre de Pérouse, un si brave homme, qu'on le dirait un loyal Allemand. Pourquoi la fortune n'a-t-elle pas conduit Albert Durer plus avant en Italie! J'ai vu de lui à Munich des choses d'une incroyable grandeur. Le pauvre homme! Comme il se mécompte à Venise, et conclut avec la prétraille un accord qui lui fait perdre des semaines et des mois! Et dans son voyage aux Pays-Bas, il échange contre des perroquets ses magnifiques ouvrages, avec lesquels il espérait faire fortune, et, pour épargner les pourboires, fait le portrait des domestiques qui lui apportent une assiette de fruits! Ce pauvre fou d'artiste me touche infiniment, parce qu'au fond son sort est aussi le mien. Seulement, je sais un tant soit peu mieux me tirer d'affaire.

Vers le soir, je me suis enfin sauvé de cette vieille, respectable et docte ville, de cette foule, qui, sous les treilles en berceaux, qu'on voit se déployer dans presque toutes les rues, garantie du soleil et du mauvais temps, peut aller et venir, badauder, acheter et vaquer à ses affaires. Je suis monté à la tour, et j'ai joui du grand air. La vue est magnifique. Au nord, on voit les montagnes du Padouan, puis les Alpes de la Suisse, du Tyrol et du Frioul, en un mot toute la chaîne, mais, cette fois, dans le brouillard; à l'ouest, un horizon sans bornes, où ressortent seulement les clochers de Modène; à l'est, une plaine tout unie, jusqu'à la mer Adriatique, qu'on aperçoit au lever du soleil; au sud, les premières collines des Apennins, couvertes jusqu'à leur sommet de cultures et de végétation, peuplées d'églises, de palais et de villas comme les collines de Vicence. Le ciel était parfaitement pur, pas un nuage; à l'horizon seulement une sorte de brouillard sec. Le gardien assurait que, depuis six ans, ce brouillard ne cessait pas de couvrir le lointain; qu'autrefois il avait pu très-bien découvrir avec la lunette d'approche les montagnes de Vicence, ses maisons et ses chapelles,

et que maintenant c'était très-rare, même dans les jours les plus sereins; que ce brouillard se portait donc de préférence sur la chaîne septentrionale, et faisait de notre chère patrie un véritable séjour de Cimmériens. Cet homme me fit observer aussi l'air et la situation salubres de la ville; que les toits paraissaient comme neufs; que les tuiles n'étaient nullement attaquées par la mousse et l'humidité. Il faut convenir que les toits sont tous beaux et propres, mais la qualité de la tuile y peut être pour quelque chose: du moins on en cuisait jadis d'excellente dans ce pays.

La tour penchée est un affreux spectacle, et pourtant il est très-vraisemblable qu'on l'a bâtie comme cela avec intention. Voici comment je m'explique cette folie. Dans les temps des troubles civils, tout grand édifice devenait une forteresse, dans laquelle chaque famille puissante élevait une tour. Peu à peu on se fit de ces constructions un plaisir et un honneur; chacun voulait faire parade d'une tour, et, lorsqu'enfin les tours verticales furent trop communes, on en bâtit une penchée. Les architectes et les propriétaires ont atteint leur but: on donne un coup d'œil aux cent tours droites, élancées, et l'on cherche la tour qui penche. J'y suis monté ensuite. Les couches des briques sont horizontales. Avec de bon ciment et des ancrs de fer, on peut aisément faire des ouvrages fous.

Bologne, 19 octobre 1786, au soir.

J'ai employé ma journée de mon mieux pour voir et revoir; mais il en est de l'art comme de la vie, plus on avance plus il s'étend. Dans ce ciel se lèvent des astres nouveaux, que je ne puis compter et qui m'éblouissent: les Carraches, le Guide, le Dominiquin, apparus dans une époque de l'art plus tardive et plus heureuse. Mais, pour les goûter véritablement, il faut une science et un discernement qui me manquent et qu'on ne peut acquérir que par degrés. Un grand obstacle à l'observation pure et à l'étude directe, ce sont les sujets le plus souvent absurdes des tableaux: on s'en indigne, quand on voudrait les vénérer et les aimer. C'est comme quand les fils de Dieu se mariaient avec les filles des hommes: il en naissait toute espèce de monstres. Tandis que vous êtes attiré par le divin génie du Guide et

par son pinceau, qui n'aurait dû peindre que ce qu'on peut voir de plus parfait, vous voudriez détourner les yeux des sujets, affreusement stupides, et que toutes les injures du monde ne pourraient assez ravaler. Et c'est toujours ainsi : on est toujours dans la salle d'anatomie, sur l'échafaud, dans la voirie ; toujours les souffrances du héros, jamais l'action, jamais un intérêt présent, toujours l'attente fantastique de quelque chose d'extérieur ; des malfaiteurs ou des extatiques, des criminels ou des fous ; le peintre, pour se sauver, amène un jeune gaillard nu, une jolie spectatrice ; il traite ses héros spirituels comme des mannequins, et les drape de superbes manteaux à larges plis. Il n'y a rien là qui pût donner une idée humaine. Sur dix sujets, il n'y en a pas un qu'on eût dû peindre, et, cet unique, l'artiste n'a pas été libre de le prendre du bon côté.

Le grand tableau du Guide, dans l'église des Mendians, est le dernier effort de la peinture, mais aussi tout ce qu'on peut demander et commander de plus absurde à l'artiste. C'est un tableau votif. Je crois que le sénat tout entier l'a voué et aussi inventé. Les deux anges, qui seraient dignes de consoler une Psyché dans son infortune, sont ici obligés de....

Le saint Proclus est une belle figure, mais les autres, les évêques et les moines!... En bas sont des enfants célestes, qui jouent avec les attributs. Le peintre, à qui on tenait le couteau sur la gorge, s'en tirait comme il pouvait. Il s'évertuait, pour montrer seulement qu'il n'était pas le barbare. Deux figures nues du Guide, un saint Jean dans le désert, un saint Sébastien, sont admirablement peintes. Et que disent-ils ? L'un se tient là, bouche béante, l'autre se courbe. Si, dans ma mauvaise humeur, je consulte l'histoire, je suis tenté de dire : la foi a ressuscité les arts, mais la superstition s'en est emparée et les a tués de nouveau.

En sortant de table, animé de dispositions plus douces et moins ambitieuses que ce matin, j'ai noté ce qui suit dans mes tablettes. Dans le palais Tanari est un célèbre tableau du Guide, représentant la Vierge allaitant Jésus. Elle est de grandeur colossale ; la tête semble l'ouvrage d'un dieu. On ne peut rendre l'expression avec laquelle elle regarde l'enfant attaché à son sein. On dirait une tranquille et profonde résignation ; ce n'est

pas l'enfant de l'amour et de la joie, c'est un enfant divin, substitué furtivement, qu'elle laisse puiser la nourriture dans son sein, parce que la chose est comme cela, et que, dans sa profonde humilité, elle ne comprend pas du tout comment elle est arrivée là. Le reste du tableau est rempli par une immense draperie, dont les connaisseurs font une grande estime. Je ne sais trop ce que j'en dois penser. Les couleurs se sont rembrunies, la chambre et le jour n'étaient pas des plus clairs.

Malgré la confusion dans laquelle je me trouve, je sens déjà que l'exercice, l'expérience et l'inclination viennent à mon aide dans ces labyrinthes. Ainsi, j'ai été vivement touché d'une Circoncision du Guerchin, parce que je connais l'homme et que je l'aime. J'ai pardonné le sujet intolérable et j'ai joui de l'exécution. Peinture au-dessus de laquelle on ne peut rien imaginer ; tout, admirable, accompli. On croit voir de l'émail. Me voilà donc comme Balaam, le prophète confus, qui bénissait quand il croyait maudire, et cela m'arriverait encore plus d'une fois, si je m'arrêtais plus long-temps.

Mais, se retrouve-t-on devant un ouvrage de Raphaël, ou qui du moins lui peut être attribué avec quelque vraisemblance, on est aussitôt complètement remis et satisfait. J'ai trouvé une sainte Agathe, précieuse toile, quoiqu'elle ne soit pas très-bien conservée. L'artiste lui a donné une saine et tranquille pudeur virginale, mais sans froideur ni rudesse. J'ai gravé cette figure dans ma mémoire. Je lui lirai en esprit mon *Iphigénie*, et je ne ferai rien dire à mon héroïne que cette sainte ne voulût dire elle-même.

Puisque ma pensée retourne à ce doux fardeau que j'emporte dans mon pèlerinage, je ne puis dissimuler qu'à côté des grands objets de l'art et de la nature, à travers lesquels je dois me frayer un passage, un merveilleux cortège de figures poétiques s'avance encore pour troubler mon repos. Depuis mon départ de Cento, j'ai voulu continuer de travailler à *Iphigénie* ; mais qu'est-il arrivé ? Un génie présentait à ma pensée le sujet d'*Iphigénie à Delphes*, et j'ai dû le tracer. Je vais l'indiquer aussi brièvement que possible.

Électre, dans la ferme espérance qu'Oreste apportera à Delphes la statue de Diane de Tauride, paraît dans le temple d'A-

pollon, et voue au dieu, comme suprême offrande expiatoire, la hache cruelle qui a causé tant de maux dans la maison de Pélops. Par malheur, un des Grecs survient, et lui raconte comme il a accompagné Oreste et Pylade en Tauride, comme il a vu conduire à la mort les deux amis et s'est sauvé heureusement. L'impétueuse Électre ne se connaît plus, et ne sait si elle doit tourner sa fureur contre les dieux ou les hommes. Cependant Iphigénie, Oreste et Pylade, sont aussi arrivés à Delphes. La sainte tranquillité d'Iphigénie contraste merveilleusement avec la passion terrestre d'Électre, quand les deux personnages se rencontrent sans se connaître. Le Grec échappé voit Iphigénie; il reconnaît la prêtresse qui a sacrifié les deux amis et dénonce le crime à Électre. Celle-ci est sur le point d'immoler Iphigénie, avec la même hache qu'elle ressaisit sur l'autel, quand un heureux événement détourne de la famille cette dernière catastrophe. Si cette scène réussit, on n'aura peut-être jamais rien vu au théâtre de plus pathétique et de plus grand. Mais où prendre des mains et du temps, quand même l'esprit serait bien disposé?

Tandis que je me sens accablé par une surabondance de choses désirables et belles, il faut que je conte à mes amis un rêve que je fis, il y a justement une année, et qui me parut assez significatif. Monté sur un grand canot, j'abordais dans une île fertile, couverte d'une riche végétation, et que je savais peuplée de faisans magnifiques. Sans tarder un moment, je traite avec les habitants pour qu'ils me vendent de ces oiseaux. Ils en tuent d'abord un grand nombre et me les apportent. C'étaient bien des faisans; mais, comme les songes transforment tout, on voyait de longues queues colorées, ayant des yeux comme celles des paons et des oiseaux de paradis. On me les apporta en masse dans le canot, on les y plaça la tête en dedans, entassés si joliment, que les longues queues bigarrées, qui pendaient en dehors, produisaient, aux rayons du soleil, la masse la plus magnifique qu'on puisse imaginer, et tellement riche, qu'il restait à peine une petite place à l'avant et à l'arrière pour les rameurs et le pilote. Nous voguâmes ainsi sur une mer tranquille, et cependant je me nommais les amis auxquels je voulais faire part de mes brillants trésors. Enfin, étant abordé dans

un grand port, je me perdis au milieu d'immenses vaisseaux qui dressaient leurs mâtures; là je passai de pont en pont, cherchant pour mon petit canot un sûr abord. Nous nous plaisons à ces vaines images, parce qu'émanant de nous-mêmes, elles doivent avoir de l'analogie avec toute notre vie et notre destinée.

J'ai visité le célèbre établissement scientifique qu'on nomme l'Institut ou les Études. Ce grand édifice, et particulièrement la cour intérieure, a un aspect assez sévère, quoiqu'il ne soit pas de la meilleure architecture. Les ornements en stuc et les peintures à fresque ne manquent pas dans les escaliers et les corridors; tout est noble et bienséant, et l'on s'étonne justement de toutes les choses belles et intéressantes qui ont été là rassemblées; mais un Allemand ne s'y sent pas à son aise, parce qu'il est accoutumé à des études plus libres.

Une observation que j'ai faite autrefois m'est revenue ici à la pensée: c'est que, dans le cours du temps, qui change tout, l'homme renonce difficilement à ce qu'une chose a été une fois, lors même que, dans la suite, la destination en est changée. Les églises chrétiennes gardent toujours la forme de la basilique, quoique celle du temple fût peut-être préférable pour le culte. Les établissements scientifiques ont encore l'aspect claustral, parce que c'est dans ces pieuses retraites que les études ont trouvé d'abord de l'espace et du repos. Les salles de justice des Italiens sont aussi vastes et aussi hautes que le permet la richesse d'une commune: on croit être en plein air, sur la place publique, où la justice était rendue autrefois. Et ne bâtissons-nous pas les plus grands théâtres avec toutes leurs dépendances sous un même toit, comme si c'était tout bonnement une de ces boutiques de foire que l'on fabriquait de planches pour peu de temps? A l'époque de la réformation, l'énorme affluence des personnes avides de science fit refluer les écoliers dans les maisons bourgeoises; mais combien n'avons-nous pas laissé écouler de temps avant d'ouvrir nos maisons d'orphelins, et de procurer aux enfants pauvres cette éducation du monde, qui est si nécessaire?

Bologne, 20 octobre, au soir.

J'ai passé toute cette belle journée en plein air. Je m'approche à peine des montagnes, et déjà je suis attiré de nouveau par

les pierres. Il me semble que je suis comme Antée, qui se sent toujours fortifié à mesure qu'on le met plus en contact avec la terre, sa mère. Je suis allé à cheval à Paderno, où l'on trouve le spath pesant de Bologne, avec lequel on prépare ces petits gâteaux, qui, étant calcinés, éclairent dans l'obscurité, si on les a auparavant exposés à la lumière : on les nomme ici tout uniment *fosfori*.

La nuit.

Que j'aurais de choses à dire encore, si je voulais avouer tout ce qui m'a passé par la tête dans ce beau jour ! Mais mon désir est plus fort que mes pensées. Je me sens entraîné en avant par une force irrésistible. Ce n'est qu'avec peine que je me recueille dans le présent. Et il semble que le ciel m'exauce. On m'annonce un voiturin qui va droit à Rome. Ainsi donc j'en prendrai la route après-demain, c'est résolu. Il faut par conséquent qu'aujourd'hui et demain, je mette un peu d'ordre dans mes affaires.

Logano, dans les Apennins, 21 octobre au soir.

Si je me suis arraché de Bologne aujourd'hui ou si j'en ai été chassé, c'est ce que je ne saurais dire. Bref, j'ai saisi avec ardeur une occasion de partir. Me voici dans une misérable auberge, en compagnie d'un officier du pape, qui se rend à Pérouse, sa ville natale. Quand je me plaçai auprès de lui dans la voiture à deux roues, je lui dis, par forme de conversation, qu'en ma qualité d'Allemand, j'étais accoutumé à la société des militaires et que j'étais charmé d'avoir un officier du pape pour compagnon de voyage. « Ne trouvez pas mauvais que je vous le dise, me répondit-il, vous pouvez fort bien avoir du goût pour l'état de soldat, car j'entends dire qu'en Allemagne tout est militaire. Pour moi, quoique notre service soit très-facile, et que je puisse vivre fort commodément à Bologne, où je suis en garnison, cependant je voudrais être délivré de cet habit et administrer le petit bien de mon père. Mais je suis le cadet, et il faut que je me résigne. »

Giredo, 22 octobre, au soir.

Voici encore un petit nid dans les Apennins. Je m'y trouve très-heureux, cheminant où mes désirs m'appellent. Aujourd'hui se sont joints à nous un monsieur et une dame à cheval.

C'est un Anglais et sa sœur, à ce qu'il dit. Ils ont de beaux chevaux, mais ils voyagent sans domestiques, et le monsieur fait, à ce qu'il paraît, à la fois l'office de palefrenier et de valet de chambre. Ils trouvent partout à se plaindre. On croit lire quelques pages d'Archenholtz.

Je trouve les Apennins une création remarquable. Après la grande plaine du Pô, vient une chaîne de montagnes qui s'élève des terres basses pour terminer vers le sud le continent entre deux mers. Si les montagnes étaient moins escarpées, moins élevées au-dessus du niveau de la mer, moins singulièrement entrelacées ; que, dans les temps primitifs, le flux et le reflux eussent pu exercer une action plus forte et plus prolongée, former et inonder de plus grandes plaines, ce serait une des plus belles contrées, dans le plus admirable climat, un peu plus élevée que le reste du pays. Telle qu'elle est, c'est une texture étrange de croupes montueuses qui se heurtent. Souvent, on ne voit pas du tout où l'eau trouvera son écoulement. Si les vallées étaient mieux remplies, les plaines plus unies et mieux arrosées, on pourrait comparer ce pays à la Bohême : seulement les montagnes ont à tous égards un autre caractère. Cependant il ne faut pas se figurer un désert ; mais, au contraire, une contrée généralement cultivée, quoique montagnueuse. Les châtaigniers y deviennent très-beaux ; le froment est excellent, et les blés sont déjà d'un beau vert. Les routes sont bordées de chênes verts aux petites feuilles ; les églises et les chapelles sont entourées de sveltes cyprès.

Hier au soir le temps était nébuleux, aujourd'hui il est redevenu clair et beau.

Foligno, 25 octobre, au soir.

J'ai passé deux soirs sans écrire : les auberges étaient si mauvaises qu'on ne pouvait songer à sortir une feuille de papier. D'ailleurs je commence à être un tant soit peu embarrassé ; car, depuis mon départ de Venise, la quenouille du voyage ne se file plus aussi bien, aussi nettement. Le 22, vers dix heures (à nos horloges), nous sortîmes des Apennins, et nous vîmes Florence dans une large vallée d'une incroyable fertilité et semée de villas et de maisons innombrables. J'ai parcouru la ville à la hâte, vu la cathédrale, le baptistère. Ici s'ouvre derechef un